

DOMINIQUE CHIVOT

L'AFFAIRE DELMOTTE



Dominique Chivot

L'Affaire Delmotte

© Dominique Chivot, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6928-2

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur :

Le testament de Jean-Paul II, Flammarion, 2005

Vatican, Assouline, 2009

Une guêpe en Normandie, Librinova, 2020

« *La calunnia è un venticello* »

Basilio, *le Barbier de Séville*, Rossini, 1816

« *S'ils n'ont pas réussi à me déshonorer, au moins porteront-ils la
responsabilité de ma mort* »

Roger Salengro, 17 novembre 1936

« *Je veux prendre la calomnie à la gorge* »

Dominique Baudis, *TF1*, 18 mai 2003

Il avait dû vomir une bonne partie de la nuit. Il ne se souvenait plus pour quelle raison. L'alcool, peut-être. Cette bibine poisseuse qu'on lui avait fait avaler alors qu'il ne buvait jamais de vin. Manque d'habitude, peut-être aussi. Qu'avait-il pu ingurgiter d'autre ? Bouche pâteuse et rejets acides dans l'estomac. Avec des relents aigres qui lui donnaient la nausée.

Et ces sifflements, mêlés à de sourds ronronnements, qui avaient squatté ses oreilles. Et ces coups lancinants qui résonnaient dans sa tête. Une machine infernale raclait imperturbablement la paroi de son crâne. Et ce voile insistant qui embuait ses yeux, sans savoir s'il ne s'agissait que de la pâle enveloppe du jour naissant.

Il gisait sur un banc détrempe. Recroquevillé, les jambes repliées, les bras serrés autour de sa poitrine, dans la quête d'une hypothétique chaleur. Son jean et son blouson tachetés puaient le moisi ou le ranci. Mais pas que. Putain ! Une odeur de pisse, aussi. La honte. À ses pieds, son sac à moitié ouvert. Une besace de toile grise, avachie et maculée. Il se redressa pour en vérifier le contenu. Un bric-à-brac entassé, dont une bouteille d'eau entamée, un bouquin aux pages écornées, un paquet de speculoos. Son téléphone ? Dissimulé dans une poche : ouf ! Et son gris-gris : un petit singe en peluche marron, cabossé par les mêmes péripéties... Merde ! Il manquait le pull qui lui avait offert M^{me} Geneviève.

Il balaya d'un regard approximatif l'allée du jardin, les parterres de gazon jauni, le pâle reflet de la mare aux canards, dissimulée derrière les bosquets amaigris par cet interminable été sec. Pas de suspect, bien sûr. Et pas grand monde à cette heure matinale, mise à part la déambulation erratique de quelques pigeons. Heureusement qu'il conservait, enfouis dans une pochette intérieure attachée à sa ceinture, quelques billets chiffonnés et des indices précieux de son passé.

Il fouilla dans la poche droite de son blouson. Il en extirpa une Craven tordue et humide qu'il alluma avec difficulté. Les effluves de tabac se mêlèrent aux odeurs de poussière et de terre sèche. Des papiers sales voletaient au-dessus du sentier jonché de bogues des marronniers. Une canette vide roula vers le petit caniveau. Il entendait au loin les premiers échos d'une ville commençant de s'animer : les klaxons de voitures d'un carrefour proche, le cri pointu d'un enfant. Deux types surgirent de derrière un pavillon de bois, le *P'tit Jacques*, théâtre de marionnettes. Ils portaient tous les deux des Fly Jacket parés de cols

en fourrure. Ils s'arrêtèrent de parler en passant devant lui et lui jetèrent un regard indéfinissable. Il baissa les yeux. Il n'avait plus vraiment peur. Depuis le temps.

Comment solliciter sa mémoire ? Comment démêler ses tribulations de ses cauchemars ? Bah, de ce qui était important ou pas dans ses souvenirs confus, il s'en foutait. Il avait appris à ne connaître que la valeur de l'instant. À s'arcbouter sur quelques règles élémentaires de survie. À suivre un impératif : garder le contrôle. À viser un seul but : protéger sa liberté. Et pour cela éviter d'abord l'engourdissement. Il se leva en titubant, referma son blouson, avala le reste de la bouteille d'eau et attrapa son sac. À travers l'ouverture, le petit singe semblait l'interpeller de ses yeux de verre. Où m'emmènes-tu encore ? Il tira la fermeture éclair. Ce regard triste lui faisait trop penser à Sayed.

Avancer donc. Ses jambes engourdies semblaient lourdes tels des poteaux. Son cul et son sexe lui faisaient mal. Comme s'ils sortaient d'un four. Marcher jusqu'à des toilettes publiques pour se débarbouiller un peu. Il se souvenait qu'il en avait déniché près de la gare. Bon, ça ne devrait pas être trop compliqué de retrouver le chemin d'une destination aussi connue. À condition d'interroger les passants poliment. En jonglant avec ses gestes et en bredouillant quelques mots. Il rajusta la mèche de ses cheveux ébène et s'entraîna à se composer le plus aimable des sourires. Il découvrit que son haleine puait l'œuf pourri.

Quelques souvenirs émergeaient peu à peu du mouliné de sa tête. Ces petites ruelles encore pavées et ces vieilles bâtisses agencées en boutiques de mode, il les reconnaissait. Mais l'image d'un vaste appartement, orné de poutres apparentes et bruissant de chuchotements, restait floue. Tout comme les voix enjouées de ces types qui cherchaient à mieux se faire comprendre en baragouinant quelques mots d'un mauvais anglais. Cela ne faisait que quelques jours qu'il errait dans cette ville, ça, il se le rappelait maintenant. Mais c'était déjà une grise éternité.

La gare paraissait s'éloigner au fil de ses pas. L'envie de se laver restait forte. Il serait bien retourné dans cette association qu'on lui avait indiquée, sur un boulevard extérieur. Mais il y avait trop de risques de contrôles. À Calais, il appréciait les douches. Toujours cette obsession de la propreté, commentait sa mère d'un rire complice. Avant. Une manie difficile à suivre désormais. Jusqu'au jour où les flics étaient venus interdire l'accès aux cabines installées devant le centre d'accueil. De toute façon, il n'avait pas trouvé Sayed là-bas. Puis dans ce village à la campagne — comment s'appelait-il déjà ? « Nord-en-ponte »... « en-fonte » ... — pas de traces, non plus. Mais là, il y avait M^{me} Geneviève. Qui le

fascinait avec son imposante carrure, son opulente chevelure à la teinture quasi rouge, son regard moqueur et son sourire généreux. Il repensa avec émotion à sa salle de bains au carrelage rose. Les brosses à dents de diverses couleurs accrochées à un petit tourniquet de plastique. La table de sa cuisine recouverte de chargeurs de téléphone étalés sur la toile cirée. Elle avait les yeux humides quand il lui avait dit qu'il voulait poursuivre ses recherches dans les autres villes.

Voilà qu'il recommençait à boiter. Cette douleur aux pieds, il vivait avec depuis un bon moment déjà. Il savait qu'il ne devait pas les solliciter trop longtemps. Mais il fallait bien marcher, avancer. Toujours et toujours. Dieu merci, les cicatrices avaient fait leur œuvre réparatrice sur ses plantes de pied. La peau n'était plus trop sanguinolente. Il s'estimait soulagé. *Inch Allah*. À Wan, jeté sur le sol d'une cave obscure, humide et remplie d'excréments de rat, il avait longtemps cru qu'il ne pourrait plus remarcher. Le salopard n'avait pas lésiné sur les coups de lanière métallique. Pas assez de dollars, lui avait-il hurlé. Tu resteras là. Le *deal* avait fluctué au gré des caprices de son geôlier. Puis repartir, un peu par hasard ou par miracle. Puis de nouveau les longues marches sur la terre enneigée des montagnes, qui n'avaient pas calmé la douleur.

Son estomac le tirait mais il n'avait pas vraiment faim. Il avait appris le rationnement et même le jeûne. À se contenter de dattes ou de raisins secs dans la poche. À déguster dans ses rêves les aubergines au yaourt ou les émincés de poulet au paprika, avec du riz basmati bien brûlant. Il attendrait pour de nouveau siroter un jus de concombre, comme lorsqu'il rentrait de l'école.

Au détour des ruelles animées, il tomba sur une grande esplanade sur laquelle des gamins tapaient dans un ballon. À côté de la statue d'une femme qui semblait vouloir invoquer le ciel, le bras en l'air, il trouva un banc sur lequel il décida de se poser un moment. Après cette marche, il avait un peu repris ses esprits, mais il se sentait encore faible. Tenir. L'éternelle obsession. Tout comme la patience qu'il avait érigée en vertu absolue. Ne jamais laisser sa volonté tituber en lâchant prise. Ne jamais perdre espoir de le retrouver.

Les lèvres sèches, son regard se fixa sur les joueurs de foot. Sa pensée s'envola vers ses propres jeux d'enfant. Vers Sayed et les autres garçons de son quartier. Leurs éclats de rire et leurs brèves disputes. Leurs courses dans les ruelles encombrées de marchands ambulants. Les oranges chapardées sous les cris des vendeurs. C'est à cet âge qu'il avait acquis la réputation d'un bon coureur. Il ne se doutait pas que cette vélocité pourrait lui servir par la suite. À plusieurs reprises, mais jusqu'à un certain point. Sur un canot, on ne peut pas courir. Et quand le barbu s'était collé à lui, il avait bien tenté de s'écarter. Le

type lui avait alors montré Sayed en esquissant le geste d'un couteau sous la gorge. Malgré la nuit sombre, il voyait ses yeux noirs très luisants et son sourire illuminé sur ses lèvres humides. Alors il n'avait plus bougé.

La gare semblait toujours lointaine. Il avait soif et envie de pisser. Ce bistrot, de l'autre côté de l'esplanade, avait sûrement des toilettes. Il hésita. Son apparence ne plaidait guère en sa faveur. Des images de bars nocturnes lui revinrent. Des clichés de lumières tamisées et de musiques aux rythmes soutenus qui ravivaient son malaise. Mais il avait envie de se débarbouiller. En s'approchant, son cœur se mit à battre. À travers la vitre, il avait aperçu la silhouette d'un jeune homme de sa taille. Même peau mate, même chevelure d'ébène. Était-ce possible ? Il se précipita dans la salle en manquant de bousculer un client. La silhouette se retourna. Ce n'était pas Sayed. Le patron posté derrière le bar le regarda d'un air soupçonneux. Il s'assit précautionneusement dans un coin et vérifia qu'il avait bien toujours ses billets dans sa pochette. Peu de monde ce matin, à part trois jeunes clients accoudés au zinc et une table occupée par deux vieux. L'un des deux, une écharpe rouge en bandoulière, tenait à la main un fume-cigarette et le dévisageait. Lui avait appris à baisser les yeux. Cette fois, sans trop réfléchir, il défia le regard de l'inconnu.

1

Jeanine Bouteillier se levait tous les jours à 7 h 30, sans l'aide d'un réveil. « Réglée comme du papier à musique », disait son époux. Elle grommelait qu'il fallait bien avoir une horloge dans la tête depuis que la cloche de la cathédrale de la Treille ne se manifestait plus guère. Juste pour appeler les fidèles survivants à la messe quotidienne du soir ou, bien sûr, au service du culte dominical. Depuis des années, la septuagénaire souffrait d'insomnies. Des nuits lourdes, hachées de séquences de veille. Elle se levait alors, chaussait ses pantoufles molletonnées, enfilait son peignoir en laine et allait se servir une boisson dans la cuisine, tantôt un bol de lait chaud, tantôt un simple verre d'eau.

Elle jetait un œil à travers les lames du store vénitien vers la rue sombre, trop faiblement éclairée à son goût. La municipalité avait sauvegardé les anciens lampadaires en fonte afin d'accentuer le cadre vintage du Vieux-Lille. Jeanine Bouteillier ne reniait pas le cachet d'un quartier qu'elle avait vu réhabilité depuis vingt ans. Elle aurait cependant préféré l'installation d'éclairages plus puissants. « Des trucs à leds », lui avait expliqué M^{me} Douchin, sa voisine du dessous.

Ce guet à la fenêtre, elle le distillait comme on sirote un digestif. Histoire aussi de prévenir les palpitations dont elle était coutumière et qui surgissaient toujours sans crier gare. D'abord, le bras lourd et la douleur sous l'aisselle, puis le tambourin dans la poitrine. Elle avait appris la sagesse de l'âge. Savoir distinguer l'usure régulière du corps d'alertes plus inquiétantes. Et durant cette récréation nocturne, elle guettait alors la moindre atteinte au silence de la ville. Un bruissement, un grincement, une rumeur. Comme des trouées dans l'épais manteau insonore de la nuit. Elle repérait le ronronnement d'une rare voiture ou le pas appuyé d'un noceur attardé. Elle surprenait le miaulement agacé d'un chat disputant à un compère le contenu d'un sac en plastique. Il y avait bien un tri sélectif. Poubelles bleues, vertes ou marron. Cela ne décourageait pas quelques récalcitrants du coin à abandonner sur le trottoir des déchets dans des emballages mal fermés.

Depuis la mort de Pierre, il y a six ans, elle se levait sans difficulté. Inutile pour elle de paresser un peu au lit, dans l'attente du petit café que son mari venait rituellement lui apporter. « À mon âge, de toute façon, on ne dort plus très bien », se justifiait-elle auprès de M^{me} Douchin. « J'entends vos pas un peu tôt... », lui avait un jour fait remarquer cette dernière. Timidement. « Qu'est-ce